

L E J O U R N A L S P I R I T U E L

Eh oui ! L'été est bien mûr, maintenant, et il est temps de reprendre doucement les rythmes interrompus, ou du moins d'y penser...

À l'occasion de la tenue de la quatrième université d'été des JP cette dernière semaine d'août dans les Pyrénées Orientales, le Journal Spirituel vous propose une version « fidèlement allégée » du texte d'une des conférences particulièrement appréciée du Père Aveline lors de l'université d'été de l'année dernière. Le thème en était : « Y a-t-il une place dans l'Eglise pour mon amour du monde ? »

Vous verrez que cette question du rapport de l'Eglise au monde, dont nous sentons bien qu'il faut l'aimer, sans trop savoir comment nous y prendre pour « rester chrétiens », nous touche particulièrement, nous qui sommes si sensibles aux sollicitations qui nous arrivent de tout côté. Le Père Aveline nous invite à dépasser les sentiments de tiraillement qui affectent notre vie de foi pour remettre la question du monde au coeur de notre réflexion de chrétiens. En effet, l'enjeu du rapport de l'Eglise au monde est bien la spécificité de la foi chrétienne aujourd'hui, à côté des autres religions.

Nous sommes après tout bien contents de nous (re)poser la question de l'essentiel de la foi chrétienne, ce qui en fait le noyau dur sur lequel nous pourrions nous appuyer pour nous orienter et nous décider. Retrouver la qualité fondatrice de notre foi. Ouvrir des « Chemins de dialogue » (c'est le nom de la revue de dialogue inter-religieux à laquelle participe le Père Aveline à Marseille) et les approfondir, dans le respect absolu et fécond de l'altérité. Qui est notre Dieu ? En quoi nous ouvre-t-il le chemin vers les « autres », ceux qui ne croient pas comme nous, mais à qui le salut est offert de la même manière ?

En attendant de recevoir des extraits des conférences de cette année, vous pourrez lire aussi un extrait des belles lignes que François d'Assise inspire à Christian Bobin, et qui invitent à l'humilité...

Agnès Berthe

Sommaire	
Thème : Le monde et l'Eglise	
« Entre Dieu et moi, il y a un monde »	Jean-Marc Aveline
Cette pauvreté de Dieu...	Christian Bobin

Le Journal Spirituel, 188, rue de Tolbiac, 75013 Paris 01 45 89 52 18 - une publication des JP : <http://www.cojp.org>.
Tous les articles sur <http://jspi.cjp.free.fr>. Abonnements : jspi.cjp@online.fr. Courrier : jscourrier.cjp@online.fr.
Directeur de la publication : Gabriel Ballif. Rédacteur en Chef : Alain Goyé. Secrétaire de rédaction : Agnès Berthe. Illustrations : Hélène Soubaras (VDB).
Comité de Lecture et de Rédaction : Gabriel Ballif, Agnès Berthe, Christophe Brillac, David Jousset, Jacques Gagey, Alain Goyé.





“ Entre Dieu et moi, il y a un monde ”

Jean-Marc Aveline

Dans ces extraits d'une conférence donnée lors de l'Université d'été 2001 à Venise, Jean-Marc Aveline nous invite à nous pencher sur notre vision du monde, et à reconsidérer ou peut-être découvrir ce que le monde et l'Église, longtemps considérés comme ennemis, sont réellement l'un pour l'autre.

Je voudrais, en guise d'introduction, énoncer *quatre remarques préliminaires*.

1. D'abord, que j'aborderai le sujet proposé en tant que *théologien chrétien*, plus précisément catholique ; donc non pas comme un observateur extérieur, qui chercherait à rester “ à distance ” pour pouvoir mieux expliquer, mais comme un “ observateur qui participe ”, assumant d'être lui-même existentiellement impliqué et même passionné par la situation qu'il tente pourtant d'habiter et de comprendre.

Résurgence du religieux, renouveau de l'Église

2. Notre situation est à *la fois complexe et inédite*. L'Occident est passé, en quelques décennies, du “ désenchantement du monde ” et de la “ mort de Dieu ”, à un foisonnement spirituel étonnant et un brassage sans précédent des convictions et des croyances. La vigueur des grandes religions du monde dément les prédictions rationalistes du siècle des *Lumières* ; mais on observe en même temps une diffusion et un déplacement du religieux, souvent difficiles à interpréter, ainsi que la permanence, voire l'augmentation du nombre des indifférents à tout message religieux.

Néanmoins, dans la pluralité actuelle des confessions religieuses, la rencontre vécue très concrètement, constitue une chance et un défi pour chaque religion et pour la société dans son ensemble. Elle peut également conduire l'Église à ré-évaluer sa relation au “ monde ”, et aux autres religions. C'est en découvrant et en reconnaissant l'authentique valeur spirituelle des itinéraires croyants liés à d'autres religions, que l'Église peut faire sienne, mettre en œuvre et développer davantage encore les intuitions fondamentales du concile Vatican II sur *l'ouverture* au monde et le *dialogue* avec lui.

3. Ces “ intuitions ” sont si fondamentales parce que le rapport de l'Église au monde a longtemps été l'objet de confusions, de distorsions, de dérives ou d'incompréhensions. Nous ne sommes pas, aujourd'hui non plus, à l'abri de telles déviations ou mécompréhensions. Il convient donc d'abord de préciser le sens des mots.

Le monde

L'acception cosmologique (le monde, c'est l'univers, le cosmos), et *l'acception sociale* (le monde des travailleurs, de la jet-set) habituels de ce terme sont repris



et interprétés dans l'Écriture, d'une quadruple manière :

- a) Le monde comme univers-crédation de Dieu, affecté d'une note positive : c'est le lieu où se déroule l'histoire du salut.
 - b) La même réalité, affectée d'une note négative, soit comme un lieu de passage opposé au monde futur, soit comme lieu de malheur en raison du péché originel.
 - c) Plus péjorativement encore, chez St Jean et St Paul, le monde, c'est les ténèbres, la chair, le vieil homme, c'est-à-dire tout ce qui refuse le message du Christ, donc l'ennemi qui est en lutte contre Dieu ; " N'aimez ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde " (I Jn 2, 15).
 - d) La dernière acception est positive : le monde est non seulement l'ensemble de la famille humaine, que Dieu a tant aimé (Jn 3, 16), mais aussi le lieu où l'œuvre du Christ est en voie de réalisation.
- Paul VI disait, lors d'une audience en 1977 :

" L'ambiguïté du mot [" monde "] et des sens qu'il revêt constitue l'un des problèmes les plus graves et les plus dramatiques de la vie chrétienne. " ¹

L'Église

Le mot " Église ", quant à lui, recouvre tantôt *une institution* sociologiquement observable, avec ses règles et sa hiérarchie, tantôt le *Mystère, sacramentum*, sacrement universel du salut, dont parle la constitution *Lumen gentium* (" sacrement de l'union intime de l'homme avec Dieu et de l'unité du genre humain ").

4. En gros, jusqu'à la Renaissance, on a une vision très négative du monde, pour au moins trois raisons :

- la perfection du commencement a été détériorée par le *péché*,
- le salut est compris comme une affaire très *individuelle*, pour laquelle le monde est un obstacle. La vie chrétienne est constituée d'efforts pour atteindre le monde de l'au-delà.
- le monde est vu comme *dangereux*, car source de tentations. L'attitude chrétienne par rapport au monde doit donc être une *attitude de détachement*.

À partir de la Renaissance, une nouvelle conception du monde apparaît. L'humanisme, à partir du XVIIème siècle, propose de voir le monde comme une réalité à connaître, à maîtriser, à transformer. Le monde n'est plus statique, il est dynamique, sans cesse en évolution. L'Église, longtemps hostile à la conquête par le monde de sa propre autonomie, en vint à vivre sur la défensive, en conflit permanent et infructueux avec le progrès scientifique et technique.

« s'ouvrir au monde »

Cependant, à partir des années 1930, des hommes comme Romano Guardini, Henri de Lubac, Yves Congar, Marie-Dominique Chenu, Pierre Teilhard de Chardin, jetèrent les bases d'une nouvelle " théologie des réalités terrestres ".

Reconnaissant la valeur propre de toutes les réalités terrestres, sans plus vouloir les réduire à un rôle de moyens pour une fin supérieure et surnaturelle, l'Église devait donc quitter la défensive pour " s'ouvrir au monde ".

Le Concile Vatican II, en revenant à l'Écriture et en relisant la Tradition, a recherché une nouvelle compréhension du rapport entre l'Église et le monde. Les intuitions du Concile peuvent beaucoup nous éclairer, même si la question aujourd'hui est plus de chercher s'il y a " une place dans l'Église pour notre amour du monde ".

¹ Paul VI, audience du 23 février 1977, *La documentation catholique*, 1717 [1977], p. 305.



Je procéderai donc maintenant en deux temps. Tout d'abord, je chercherai à préciser le fondement de notre foi, à savoir *l'engagement de Dieu* en Jésus Christ. La révélation et le salut sont bien un *engagement*, une *action* dans une vie humaine concrète, et non pas une *information* que Dieu aurait, de loin, donné sur lui-même. Comme l'écrit Hans Urs von Balthasar : “ Le dévoilement du “cœur de Dieu”, l'acte qui nous dit réellement *qui* il est, ne s'opère que dans le déroulement de son histoire avec les hommes. ”²

Je déduirai ensuite les caractéristiques fondamentales de la *mission prophétique de l'Église*, à partir de l'engagement de Dieu et en fonction de la réalité du monde d'aujourd'hui.

1. L'engagement de Dieu pour le salut du monde

Je voudrais vous inviter ici à trois prises de conscience, essentielles au christianisme : à propos de *celui qui prend l'engagement*, à savoir Dieu, à propos de *l'acte central et décisif de cet engagement*, à savoir la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ, et à propos du *destinataire de cet engagement*, qui n'est pas l'Église, mais le monde lui-même, c'est-à-dire non seulement toute l'humanité mais aussi le cosmos et toute la création.

La foi du chrétien

Il ne suffit pas de croire en Dieu pour s'identifier comme chrétien. Parmi bien des manières, quelle est la manière *chrétienne* de croire en Dieu ? Qu'est-ce qui différencie les chrétiens parmi tous ceux qui croient aussi en Dieu, et plus largement tous ceux qui pratiquent une sagesse ?³ Et même lorsque l'on parle de Dieu, parle-t-on vraiment du même Dieu ? Pour les chrétiens, l'identité de Dieu est déterminée par la relation *entre Dieu et Jésus le Christ*, qui est une relation de *paternité*, dans la communion de l'Esprit. Cette relation *trinitaire* est essentielle. La foi chrétienne est réponse à un Dieu qui s'est révélé dans un événement de salut, qui est un événement historique, singulier, l'événement de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus Christ. A partir de cet événement, notre foi affirme que “ Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ” (I Tm 2, 4) et qu’“ il n'y a qu'un seul médiateur de salut, un homme, Christ Jésus, qui s'est livré en rançon pour la multitude ” (I Tm 2, 5).

Lorsque nous attestons qu'en l'homme Jésus, le Fils de Dieu fait homme a habité “ corporellement toute la plénitude de la divinité ” (Col 2, 9), cette singularité a d'importantes conséquences non seulement pour la rencontre des autres religions, mais aussi pour une compréhension plus juste des relations entre l'Église et le monde.

En effet, si la révélation n'était qu'un ensemble de vérités, tombées du ciel, on pourrait tenter de les enrichir par d'autres informations données par Dieu, notamment dans les autres religions. Mais la révélation professée par les chrétiens n'est pas communication de vérités, elle est *autocommunication* de Dieu (expression chère à Karl Rahner), c'est à dire précisément un *engagement*, un don, une invitation à vivre de la vie même de Dieu, et communier à la joie et à la liberté des enfants de Dieu.

² Hans Urs von BALTHASAR, *La Dramatique divine*, II-1, Paris, Lethielleux, 1988, p. 10. Et ailleurs : “ La révélation de Dieu n'est pas seulement un objet à regarder : elle est son action dans et sur le monde, à laquelle le monde ne peut répondre (et qu'il ne peut comprendre) que par l'action ” (Hans Urs von BALTHASAR, *La Dramatique divine*, I, Paris, Lethielleux, 1984, p. 10).

³ Cf. Joseph DORÉ, “ Foi en Dieu et identité chrétienne. L'articulation entre théologie et christologie ”, dans : Joseph DORÉ (dir.), *Sur l'identité chrétienne*, Paris, Desclée, “ Relais-Études 8 ”, 1990, p. 171-216.



La foi chrétienne tient donc que :

- Dieu ne s'est pas fait connaître que des chrétiens et cette foi chrétienne n'est pas indispensable au salut,

- l'Esprit qui est présent et agissant partout dans le monde est *l'Esprit de Jésus Christ*, et tout salut vient du Christ, quelle que soit la conscience que l'on en ait. Comme l'affirme Vatican II :

...nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal.⁴

La « religion de l'homme-Dieu »

Ainsi le christianisme n'est pas une "religion du livre" : c'est *une personne*, Jésus le Christ, et non *un livre*, qui est la plénitude de la révélation.⁵ C'est Jésus crucifié (I Co 2, 2)⁶ et ressuscité (I Co 15, 17)⁷ qui est au cœur de la foi des chrétiens. *Tout* ce que Dieu avait à nous dire, il nous l'a dit en cet homme là, son

Fils bien-aimé. Cette affirmation est quasi-scandaleuse pour la raison humaine : c'est dans l'épaisseur d'une vie humaine toute simple, avec son histoire, sa culture, ses conditionnements, que Dieu s'est donné en plénitude et une fois pour toutes, définitivement, sans retour. Le monde est le lieu privilégié de sa présence, de son appel à "faire la volonté du Père", c'est à dire aimer le monde, l'aimer à la manière de Jésus. Voilà pourquoi il y a place dans l'Église pour notre amour du monde.

Aucune autre religion, à ma connaissance, ne prétend⁸ que son fondateur historique n'est pas seulement un homme, si parfait soit-il, mais Dieu lui-même, Dieu réellement engagé et véritablement présent dans notre histoire. Et il faut bien reconnaître que cette affirmation tient soit du scandale, soit de la folie. Et pourtant, ce n'est pas en relativisant cette foi que l'on facilitera le dialogue interreligieux, lequel suppose le respect de la foi de chacun des partenaires, si difficile soit-elle à comprendre.

La seconde prise de conscience proposée concernait *l'acte décisif et central de l'engagement de Dieu*, à savoir la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ. Le Verbe de Dieu s'est incarné en Jésus. Sur la croix, Dieu est pleinement engagé, totalement, sans retour, et pas "juste un peu", en "se gardant des réserves" pour d'autres révélations ou d'autres incarnations ou réincarnations ailleurs ! Comme l'écrit Joseph Doré dans un article publié dans *Chemins de dialogue* 9 :

Ce qui rend possible au Verbe-Fils de Dieu de rejoindre effectivement l'universalité des hommes dans les conditions de leur histoire (à chaque fois particulière) est aussi ce qui l'inscrit, et jusqu'à un certain point le circonscrit, dans un point déterminé de cette histoire ! De sorte que ce que la foi dit de la portée universelle du Mystère du Christ ne tient qu'à condition qu'on tienne aussi : d'une part, que Jésus n'a finalement d'importance ici que parce qu'il est indissolublement lié au Christ, et d'autre part que le Christ ne peut effectivement

⁴ *Gaudium et spes* 22, § 5.

⁵ Cf. *Nostra aetate*, § 2.

⁶ "Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié."

⁷ "Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine ; vous êtes encore dans vos péchés."

⁸ Je mets à part le judaïsme. Ce n'est pas, pour l'Église, une religion comme une autre. C'est l'olivier franc. Et tout ce que je viens de dire plonge ses racines dans la foi d'Israël.



nous rejoindre, que dans la mesure où il s'est véritablement lié, sans l'absorber en lui, à cet homme de notre histoire qu'est Jésus.⁹

Autrement dit, paradoxalement, c'est pour autant que j'affirme la singularité historique de Jésus en tant que Verbe incarné, que j'affirme également l'universalité du salut que sa vie, sa mort et sa résurrection réalisent pour l'humanité tout entière.

Ainsi le christianisme, pas plus que « la religion de la culture occidentale », n'est pas la religion absolue ni même la meilleure des religions. Mais parce que le don que Dieu a fait de lui-même en son Fils, concerne tout homme, toute culture, toute religion, la mission de l'Église est d'annoncer l'Évangile à tous les peuples, sans pouvoir elle-même en déterminer à l'avance les fruits.

Enfin, troisième prise de conscience, c'est bien *le monde*¹⁰ qui est le destinataire de cet engagement de Dieu. Et l'Église n'est que la servante de l'action de Dieu, appelée à coopérer à la mission de l'Esprit Saint, à *emboîter le pas de l'engagement de Dieu pour le monde*. Comme l'exprimait le pape Paul VI, dans sa première encyclique, *Ecclesiam suam*, en 1964 :

L'histoire du salut raconte précisément ce dialogue long et divers qui part de Dieu et noue avec l'homme une conversation variée et étonnante. [...] Il faut que nous ayons toujours présent à l'esprit cet ineffable et réel rapport de dialogue offert et établi avec nous par Dieu le Père, par la médiation du Christ dans l'Esprit-Saint, pour comprendre quel rapport nous, c'est-à-dire l'Église, nous devons chercher à instaurer et à promouvoir avec l'humanité.¹¹

2. La mission prophétique de l'Église

Longtemps l'Église a œuvré dans la certitude que le salut des peuples imposait de connaître les principaux mystères du christianisme et de bénéficier de ses sacrements. Même si Dieu ne veut la perte d'aucun homme qui le cherche avec droiture et pratique la justice et la charité, la mission de l'Église reste nécessaire et salutaire ; mais pour la comprendre il faut préciser le lien entre Jésus-Christ et l'Église, entre l'unique médiateur du salut et la communauté de ceux et celles qui sont ses disciples. Je ferai à ce sujet trois remarques.

Appelés au service du monde

1. Jésus, unique médiateur du salut (I Tm 2, 5), a voulu s'associer des Apôtres, autour desquels l'Esprit Saint a constitué une Église appelée à coopérer à l'œuvre du salut du monde, c'est-à-dire au dynamisme de ces "échanges vitaux" entre le travail des hommes et la force de l'Esprit. C'est cela que l'Église célèbre dans ses sacrements. En conséquence, l'Église se trouve associée, par pure grâce et non pas en fonction de ses mérites, à l'acte par lequel Dieu a voulu exprimer au monde son amour. L'Église n'est pas étrangère au monde, elle est cette part d'humanité qui reconnaît, célèbre et s'efforce de faire fructifier le salut offert par Dieu. Elle n'est donc pas *une voie de salut* parmi d'autres. Elle a reçu mission d'être, dans le Christ, *le sacrement du salut* (*Lumen Gentium*

⁹ Joseph DORÉ, "La présence du Christ dans les religions non chrétiennes", *Chemins de dialogue* 9 (1997), p. 42.

¹⁰ J'emploie ici le mot "monde" au sens où le définit le concile Vatican II : "le monde est celui des hommes, la famille humaine tout entière, avec l'univers au sein duquel elle vit. C'est le théâtre où se joue l'histoire du genre humain, le monde marqué par l'effort de l'homme, sa défaite et ses victoires" (*Gaudium et spes* 2, 2).

¹¹ Paul VI, *Ecclesiam suam*, § 72-73.



1 et 48), le *signe* du salut de la famille humaine invitée à donner corps au Christ. L'Église est le *moyen* par lequel le corps de l'humanité est façonné par le corps du Christ. Si l'Église n'est pas de ce monde, c'est non pas parce qu'elle serait hors du monde ou " au-dessus " de lui, mais parce que la source de sa vie est en Jésus Christ et dans l'Esprit Saint.

2. La tentation est toujours renaissante pour l'Église de se prendre elle-même pour la source du salut et pour *la religion absolue*. Mais l'Église est juste le germe et le commencement du Royaume de Dieu sur terre.¹² À ce titre, elle est comparable au *levain dans la pâte*, à la fois indispensable et provisoire. La constitution *Lumen gentium* exprime cela en disant que la mission de l'Église est de travailler à ce que " le monde entier en tout son être soit transformé en peuple de Dieu, Corps du Christ et Temple du Saint-Esprit ".¹³
3. La mission de l'Église est un *service*. Même si elle n'est pas constituée *de tous*, l'Église est là *pour tous*. Sa mission est de *favoriser la rencontre* entre l'Évangile et les cultures et c'est pour cela qu'elle s'intéresse avec respect aux religions, en lesquelles sont déposées des semences du Verbe qui ne demandent qu'à éclore davantage. Et l'Église sait aussi que cette aventure de la rencontre l'éclairera elle-même sur ce qu'elle est chargée d'annoncer. La rencontre n'est pas simple fécondation réciproque entre religions équivalentes. L'Église, même dans une position de minorité et de danger, reste " l'épouse du Verbe " (*sponsa Verbi*), et elle coopère à la mission de l'Esprit Saint, qui la constitue, elle, comme " Église de Jésus Christ ".

Le dialogue dans
la mission
chrétienne

Voici pourquoi la disposition au dialogue est une caractéristique essentielle de la mission de l'Église. Ce dialogue doit être " dialogue de salut ", c'est-à-dire un dialogue où progresse pas à pas la construction du Royaume. Cette mission est *prophétique* parce que, vécue au sein d'une dualité où s'instaure le dialogue, elle vise une unité eschatologique. La Parole de Dieu, qui est espérance et amour, est aussi jugement, c'est-à-dire dénonciation du mal et appel à la conversion.

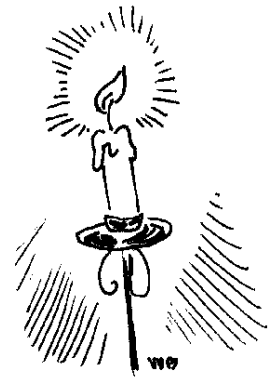
Conclusion

" Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ", s'écriait saint Paul.¹⁴ Telle est bien, aujourd'hui encore, la mission de l'Église. L'Évangile est d'abord l'accueil d'une grande joie (Lc 2, 10) : " Aujourd'hui vous est né un Sauveur ". Et cette joie profonde, bien plus forte que l'engouement passager, devrait être la caractéristique de toute vie chrétienne. Joie de ce que l'autre soit ce qu'il est, et de ce que Dieu nous ait lui-même montré un chemin qui est un long et beau chemin de dialogue.

¹² Cf. *Lumen Gentium* 5.

¹³ *Lumen gentium* 18.

¹⁴ I Co 9, 16



Cette pauvreté de Dieu...

Christian Bobin

La pauvreté, l'humilité du saint sont-elles là pour mieux nous écraser de la grandeur et de la gloire de Dieu ? Ou au contraire pour refléter le visage qu'Il a voulu prendre devant nous, dans sa sollicitation patiente de notre amour ? Christian Bobin, dans *Le Très Bas*¹⁵, ne démontre rien, mais évoque simplement, à travers saint François d'Assise, en passant par les femmes et les licornes, ce visage qui se dessine à travers tout amour. Tant mieux si ce petit extrait vous donne envie d'en lire plus...

Dieu. Cette vieillerie de Dieu, cette vieille bougie de Dieu brûlant au noir des siècles, ce feu follet rouge sang, cette misère d'une chandelle mouchée par tous les vents, nous, gens du vingtième siècle, nous ne savons qu'en faire. Nous sommes des gens de raison. Nous sommes des adultes. Nous ne nous éclairons plus à la bougie. Nous avons un temps espéré que les Églises nous délivreraient de Dieu. Elles étaient faites pour ça. Les religions ne nous dérangent pas. Les religions sont pesantes et la pesanteur nous rassurerait plutôt. C'est la légèreté qui nous fait horreur, cette légèreté de Dieu en Dieu, de l'esprit dans l'esprit. Et puis nous sommes sortis des Églises. Nous avons fait un grand chemin. De l'enfance à l'âge adulte, de l'erreur à la vérité. Nous savons à présent où est la vérité. Elle est dans le sexe, dans l'économie et dans la culture. Et nous savons bien où est la vérité de cette vérité. Elle est dans la mort. Nous croyons au sexe, à l'économie, à la culture et à la mort. Nous croyons que le fin mot de tout revient à la mort, qu'il grince entre ses dents serrées sur leur proie, et nous regardons les siècles passés du haut de cette croyance, avec indulgence et mépris, comme tout ce qu'on regarde de haut. Nous ne pouvons leur en vouloir de leurs erreurs. Elles étaient sans doute nécessaires. Maintenant nous avons grandi. Maintenant nous ne croyons qu'à ce qui est puissant, raisonnable, adulte — et rien n'est plus puéril que la lumière d'une bougie tremblant dans le noir.

Dieu. Cette pauvreté de Dieu, ce grésillement de la lumière dans la lumière, ce murmure du silence au silence, c'est à ça qu'il parle, François d'Assise, quand il parle aux oiseaux ou à Claire, la petite soeur d'insouciance. Il est amoureux. Quand on est amoureux on parle à son amour et on ne parle qu'à lui seul. Partout, toujours. Et que dit on à son amour ? On lui dit qu'on l'aime, ce qui n'est presque rien dire — sinon le presque rien d'un sourire, le balbutiement d'un serviteur à son maître qui le comble, qui le comble mille fois trop.

¹⁵ *Le Très-Bas*, Christian Bobin, © Ed. Gallimard, 1992